

Études littéraires



Paul Aron, *les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913). L'expérience de l'art social : d'Edmond Picad à Émile Verhaeren*, Bruxelles, Labor, 1985, 278 p.

Marcel Voisin

Volume 21, numéro 2, automne 1988

L'essai en Belgique romane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500860ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500860ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Voisin, M. (1988). Compte rendu de [Paul Aron, *les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913). L'expérience de l'art social : d'Edmond Picad à Émile Verhaeren*, Bruxelles, Labor, 1985, 278 p.] *Études littéraires*, 21(2), 144-145.
<https://doi.org/10.7202/500860ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Paul ARON, *les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913). L'expérience de l'art social : d'Edmond Picard à Émile Verhaeren*, Bruxelles, Labor, 1985, 278 p.

C'est un domaine original que Paul Aron a défriché dans sa thèse de doctorat dont il nous livre ici une version remaniée : les relations de la littérature avec la vie politique à une époque particulièrement active et féconde.

L'analyse se développe en trois étapes : la nature du socialisme belge — du Parti Ouvrier Belge (P.O.B.) en particulier — dans sa période constitutive et ses conceptions de l'art ; l'idée de l'art social et ses relations avec l'institution littéraire ; à titre exemplaire, l'œuvre d'Émile Verhaeren, son impact, son dialogue avec l'idéologie et l'institution. La démarche est donc à la fois celle d'un historien, d'un sociologue de la littérature et d'un critique littéraire.

P. Aron révèle l'apparent paradoxe d'un socialisme surtout inspiré en matière d'art par l'aile progressiste du libéralisme. L'action déterminante d'Edmond Picard, fondateur en 1881 de la revue *l'Art moderne*, en témoigne avec force. C'est le renouvellement des cadres du P.O.B., largement influencés par lui, qui provoquera la naissance de la *Section d'Art* du parti en 1891, inaugurant une expérience originale de collaboration entre les artistes et le socialisme.

Certes, on ne résoudra pas l'éternelle question de la participation ouvrière à la consommation et à la création culturelles. Mais les efforts entrepris avec la collaboration de personnalités marquantes — le cas de Verhaeren l'atteste — entraîneront le P.O.B. à formuler aussi son projet politique en termes culturels, tandis qu'au tournant du siècle l'idée apparaît que l'art doit participer au processus révolutionnaire. Le surréalisme s'en souviendra.

De façon inattendue, la politique de la *Section d'art* se révèle éclectique et pluraliste, tandis que le P.O.B. met en place des institutions d'éducation populaire (*Centrale d'éducation ouvrière*, *Cercle Franklin*, multiplication de bibliothèques locales, etc.)

Dans la 2^e partie, s'inspirant de P. Bourdieu et de J. Dubois, P. Aron examine le champ autonome et l'institution littéraire ainsi produits par la conjonction du mouvement social et de l'aspiration à la culture. Nouveaux éditeurs, jeunes revues, l'élan décisif de *la Jeune Belgique* balisent et nourrissent la vie littéraire de cette époque cruciale.

On voit le parti socialiste accorder en fin de compte plus de crédit aux écrivains légitimés dans le champ littéraire qu'à ceux, généralement moins talentueux, qui tendent à développer une littérature prolétarienne. La querelle opposant « l'art pour l'art » à « l'art social » trouve ici des solutions étonnantes et fécondes qui marquent l'envol de notre littérature.

Dans la dernière partie, l'auteur analyse « les conséquences de l'engagement politique » sur l'écriture d'Émile Verhaeren, ce qui permet de dépasser les usuelles explications biographiques et psychologiques. Le

thème de la ville moderne, le réseau d'images mis en place dans des recueils tels que *les Campagnes hallucinées* ou *les Villes tentaculaires* rencontrent et soutiennent « la vision du monde » des socialistes belges, tandis que *les Aubes* (1898) marque le plus intime rapprochement avant une prise de distance au profit d'un moi magnifié et décentré, Verhaeren vivant ensuite à Paris et ressentant l'influence de Jaurès.

L'originalité et la densité de ce livre en font un instrument de référence pour comprendre cette période vitale des lettres belges. On regrettera seulement que l'analyse se limite à Bruxelles (mais c'est le foyer essentiel), sans aucune incursion dans les autres centres politiques et sociaux, et que les deux dernières parties soient moins développées que la première.

Marcel VOISIN



Achille CHAVÉE, *Petit Traité d'agnosticisme*, Le Dailly-Bul, La Louvière, 1983 (2^e éd.).

Écrit entre juillet 1959 et août 1960, ce mince volume d'aphorismes peut être présenté ici à un titre pour le moins triple. Il complète l'étude de Daniel Blampain, son thème rejoint le parcours marginal que j'ai balisé et sa forme illustre le goût d'une certaine poésie belge pour l'aphorisme, renvoyant ainsi à l'entretien avec Claire Lejeune et au compte rendu de son dernier livre : *Âge poétique, âge politique*.

L'exergue donne le ton, radicalement irrévérencieux, en se référant à Breton (Dieu est un porc) et à Baudelaire (Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister). En fait, le ton et le procédé varient.

Tantôt ils renvoient l'ascenseur avec un clin d'œil au lecteur. Ainsi lorsque Dieu devient un double d'Hamlet : « Dieu se trouve depuis toujours devant la grave alternative : être ou ne pas être. » Tantôt c'est le jeu de mots qui nous donne à penser : « Dieu est un rêve qui nous laisse rêveur. »

L'humour se manifeste lorsque Chavée, lui-même parfois peu regardant quant au bon goût, écrit : « Il ne faut accepter les plaisanteries sur Dieu que sous toutes réserves ; elles sont souvent d'un goût très contestable. »

On rejoint une certaine mystique surréaliste de l'amour, sans oublier la psychanalyse, lorsqu'il énonce : « Dieu ne craint pas de se cacher dans le sexe de la femme aimée. » Pied de nez aux moralistes et aux théologiens qui y verraient plutôt le diable !

C'est l'ombre tutélaire d'Épicure qui se profile si on énonce : « Puisque Dieu doute de nous, rendons-lui la pareille et quittons nous serons. » Et voilà un croc-en-jambe aux Péguy, Claudel et autres Pierre Emmanuel :